

ADRIEN  
MANGOLD

S  
L  
R  
C  
I  
C  
Y  
E  
S  
プロトタイプ

HSN

Du même auteur chez

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

*Seconde Humanité*

ADRIEN  
MANGOLD

PROTOTYPES  
プロトタイプ

HSN  
LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME SANS NOM

SCI-FI

Collection dirigée par  
**Dimitri Pawlowski**

Conception éditoriale de l'ouvrage par  
**Clémentine Waldman**

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

**122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil**  
**contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com**

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2019.

© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Emile Denis

ISBN : 978-2-918541-67-7







P A R T I E







AMPHITHÉÂTRE

P R O T O T Y P E S



— **Q**u'est-ce que l'identité? Quelqu'un a une idée?  
Debout face à l'amphithéâtre, j'attends que passe le blanc d'un groupe de néophytes pris à froid, quand un courageux propose :

— C'est ce qui nous définit ?

— Oui, développez.

— ...

— Par la taille ? Le sexe ? La couleur des cheveux ?

— C'est ce qu'il y a d'écrit sur nos papiers.

— Oui, c'est vrai. Elle sert à reconnaître quelqu'un, à le qualifier en tant qu'individu unique. Est-ce que c'est ce genre d'identité qui va nous intéresser aujourd'hui, à votre avis ?

— Non, lance une voix anonyme.

— On progresse, on progresse...

Le silence, cette fois, me force à poursuivre :

— Si on parle de trouver son identité, par exemple...

— C'est la personnalité ?

— Mieux ! Je vais continuer à vous aider en vous racontant l'histoire du Faux suicidé. Quelqu'un la connaît ? ... Personne ?

C'est ce que j'espérais. Je profite de l'effet d'attente pour m'asseoir derrière le bureau.

— En 996, Andrès Kilton est âgé de quatre-vingt-treize ans. Il est en maison de retraite mais parvient à faire accepter que pariuS, l'androïde qui lui tient compagnie depuis vingt ans, reste à ses côtés. Alors qu'il sombre dans la sénilité, une chose en particulier l'effraie : devenir un fardeau pour les autres. Il parle ainsi de mettre fin à ses jours et émet une requête : être enterré avec pariuS. Mais l'androïde ne lui appartient pas. Il a été loué à une entreprise d'aide à la personne et la loi veut qu'il retourne à ses propriétaires en cas de décès. Kilton attend donc, avant de passer à l'acte, une

réponse de la législation. Malheureusement, celle-ci est négative et il meurt peu de temps après. Les jours suivants, les recouvreurs se présentent à la maison de retraite pour récupérer l'androïde. À la surprise générale, pariuS résiste. Il prend même peur et fuit sur le toit. Le grabuge rameute le personnel. La situation s'éternise. Des caméras ont le temps d'arriver sur place et les informations du secteur diffusent la scène en direct. Très exactement 5 minutes et 47 secondes plus tard, on assiste au premier suicide d'une intelligence artificielle.

» L'affaire a animé les débats durant les mois qui ont suivi : Kilton lui avait-il programmé ce comportement ? Les recouvreurs l'ont-ils involontairement incité à sauter ? ou pariuS a-t-il agi selon son libre arbitre ? Pour ceux de la vieille école, la réponse était évidente et cet acte importait peu. Chez ceux pour qui il y avait ne serait-ce qu'un doute, ce sacrifice a ouvert les yeux sur la conscience potentiellement développée par tous les androïdes. Qu'on voie dans cette histoire, au lieu d'un mort, un non-événement ou la révélation de millions de vies programmées, tout le monde s'accordait sur le nom de Faux suicidé. Cinq ans plus tard, en 1001 – retenez cette date –, après un rapport du Comité consultatif international d'éthique, l'Académie mondiale accorde la majuscule aux androïdes. Elle reste tout de même prudente : pour différencier l'artificiel du biologique, la majuscule est placée en fin de nom. Sans trop en avoir conscience, cette décision scelle une des avancées capitales de notre société : l'identité des androïdes en tant qu'individus.

Je laisse le temps d'assimiler ces informations avant de rebondir :

— Lequel d'entre vous, maintenant, peut m'en dire un peu plus sur la question de l'identité ?

— Ils ne l'ont pas obtenue, on leur a donnée ?

— Tout à fait. La question de l'identité s'aborde comme reconnaissance de l'autre. Qui sommes-nous si autrui ne reconnaît pas notre existence en tant qu'individu ? Sommes-nous seulement quelqu'un ?

— La question se pose pour un androïde, mais pas pour l'humain, intervient une voix un peu trop assurée.

— Sachez qu'avant les androïdes, la couleur de peau pouvait remettre en question la reconnaissance de notre statut en tant

qu'être humain. Fut un temps où l'homme considérait les siens comme du bétail pour une question d'origine. Ce qu'on impose aux androïdes aujourd'hui, nous nous l'imposons entre nous auparavant. Aussi loin que notre histoire remonte, admettre l'intelligence chez l'autre a toujours constitué un obstacle. L'identité n'est donc jamais acquise, mais elle s'entretient, voire se cultive.

» J'ai une question pour vous. Si je déclare autoritairement que tout au long de sa vie, un homme doit obéir aux ordres sans jamais porter atteinte à celui qui les émet. À quoi ça vous fait penser ?

— De l'esclavagisme ? répond-on à la volée.

— Soit. Maintenant, qui peut m'énoncer la deuxième loi d'Asimov ?

Une étudiante lève la main sur le côté de l'amphithéâtre.

— Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par un être humain, sau...

— Très bien, ça suffira. Qui connaît la première ?

La même main se lève. J'en choisis une autre, à l'opposé.

— Un robot ne peut porter atteinte à un être humain..., récite-t-il en suspendant lui-même sa phrase, ayant compris où je voulais en venir.

— Ces deux lois, accompagnées d'une troisième, composent les lois de la robotique qui régissent le comportement de tout androïde. Elles ont été adoptées par la Première Humanité en l'an 2007 après Jésus-Christ. Malgré les ajouts et exceptions qu'on leur a apportés, elles fondent aujourd'hui plus que jamais notre relation avec les androïdes. Une relation – ce n'est pas moi qui l'ai dit –, de maître à esclave.

— Est-ce qu'un androïde peut vraiment être considéré comme un esclave si c'est nous qui définissons son intelligence ? interroge un étudiant.

— C'est à dire ?

— Ils sont créés pour remplir un rôle, ni plus ni moins.

— Dans « intelligence artificielle », il y a certes « artificielle », mais il y a d'abord « intelligence ». Pourquoi donc leur en donner une si c'est pour les avilir ? La liberté de penser ne doit-elle pas aller de pair avec une certaine liberté d'agir ?

— Dans leur cas... Quel intérêt ?

— Un intérêt moral, évidemment. Quand bien même vous considéreriez qu'ils nous sont d'emblée inférieurs.

— Justem... Enfin...

— D'après vous, et d'après le reste de vos collègues qui gardent courageusement le silence, un idiot mérite-t-il plus son identité qu'un androïde parce qu'il doit sa bêtise au hasard ?

— N...

— Par ailleurs, même si notre gouvernement vote la loi QI... Avez-vous entendu parler de la loi QI ?

— Non, répond-on à l'unisson.

— Bon sang... Lisez la presse, un peu. Votre diplôme ne vous empêche pas de vous intéresser à ce qui vous entoure. En admettant que vous l'obteniez, d'ailleurs ! Bref... La loi QI a été proposée au Conseil communal de Numéris par Hector Nova, directeur de l'AN, qui se positionne depuis quelques années comme fer-de-lance de la prévention contre l'intelligence artificielle utilisée à des fins sinon terroristes, malveillantes. Le Conseil communal doit voter cette loi dans les semaines qui viennent. Elle est finalement très simple : les lois d'Asimov pouvant être remises en question par les androïdes dotés d'une certaine intelligence, elle propose de contrôler leur potentiel en imposant le QI d'un androïde strictement inférieur à celui de son créateur. Cela dit – et c'est où je voulais en venir –, si cette loi est votée, un androïde dont le QI serait inférieur à celui de son créateur pourrait toujours en posséder un supérieur au vôtre, ou au mien. Avoir déterminé un androïde ne le rend donc pas inférieur ou moins authentique, de la même manière que le caractère artificiel de ses émotions ne les rend pas moins réelles. En d'autres termes, sous prétexte qu'un marteau peut enfoncer un crâne au lieu d'un clou, cette loi vise à asseoir notre supériorité sur les androïdes.

Chacun écoute ou prend des notes. J'en reviens au sujet après une brève accalmie :

— Bien... Je vous ai fait languir suffisamment comme ça – et je me doute combien vous vous languissez d'entendre une définition de l'identité ! –, je vais donc vous en donner une que j'apprécie particulièrement et que nous devons au philosophe...

Un manteau rouge à la capuche relevée fait irruption en haut de l'amphithéâtre. Sa taille haute est cintrée par des lacets que l'on devine pendre dans le dos. Refermé, il tombe en jupe à hauteur des

cuisse. Le silence s'impose. Sous le tissu, je devine l'androïde que je reconnaîtrais entre mille, ma jeune sœur adoptive.

— proxY ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle m'ignore et descend lentement les marches. J'insiste, gêné :

— S'il te plaît, je suis en plein cours. Attends-moi dehors.

Elle passe outre mon ordre. Un froid s'abat sur la salle. Un étudiant se lève pour la sortir d'autorité, or elle pousse l'insolence jusqu'à lui résister. Quand elle l'écarte sans retenue d'un geste du bras, tous restent transits. Je me redresse, stupéfait. Ma sœur reprend sa marche, protégée d'une aura de frayeur. Elle se penche sur mon bureau pour n'être entendue que de moi.

— J'ai fait une erreur. J'ai été naïve, je suis désolée. Fais sortir tes élèves tout de suite, ils sont en danger.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quel danger ?

— Fais-les sortir. Maintenant.

Mon cœur se glace. Je ravale ma salive et déclare, confus.

— Nous allons devoir arrêter là. Sortez, s'il vous plaît. Le cours est terminé.

Après son entrée remarquée, personne ne se fait prier. Les rangs se vident comme happés par un appel d'air. Je reviens à proxY qui n'a pas bougé, les bras plantés sur le plan de travail. Sous la capuche, son œil bleu de cyclope, hypnotique, me fixe à quelques centimètres de mon visage.

— Explique.

— Je n'ai pas le temps. Ne me juge pas, s'il te plaît. Ni pour ça ni pour ton réveil.

— Ni pour quoi ?

Mon crâne résonne. Je m'évanouis.



— Monsieur, vous m'entendez ?

Une voix lointaine me sort de l'inconscience.

— Celui-ci est vivant ! Monsieur ? Monsieur !

Elle s'approche, ou peut-être est-ce moi qui reviens à la réalité. J'ouvre les yeux sur une femme, visage fin, cheveux bruns coupés court. Son expression est grave, presque sidérée.

— Ne bougez pas ! Êtes-vous blessé ?

Pourquoi cette question ? Je sonde chaque membre et chaque articulation puis réponds, ignorant une migraine :

— Non, je vais bien.

J'observe enfin les environs. Mon cœur me monte d'emblée au bord des lèvres. Au milieu d'un grabuge engendré par les autorités, trois corps baignent dans leur propre sang. Je m'affole bien que la femme à côté de mon siège l'ait déjà remarqué : je suis vivant. C'est toutefois le décor d'une scène de crime dont je me révèle l'élément central. La rubalise sépare les gradins de l'estrade, les numéros agrémentent les indices, les blouses blanches étudient les cadavres. Celle qui m'a réveillé me prend en main.

— Vous pouvez marcher ?

Je hoche la tête.

— Suivez-moi.

Je lui emboîte le pas en évitant soigneusement de baisser le regard. Nous quittons l'estrade. Elle me fait m'asseoir dans les gradins quelques marches plus haut, le dos tourné au massacre. Je devine le désarroi percer derrière un regard déterminé. Elle se présente, un badge à la main :

— Je m'appelle Trinity-Lore Geoopp, enquêtrice de l'AN. C'est moi qui suis en charge. Je sais que vous êtes sous le choc mais j'aurais quelques questions à vous poser. Je vous serais très reconnaissante d'essayer d'y répondre, les premières heures sont décisives.

Mon dieu... C'est un cauchemar. Pourquoi n'ai-je pas affaire à la police locale ? À quoi suis-je mêlé ?

— ... Je vous écoute.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé avant que vous ne perdiez connaissance ?

— C'est... flou.

— Avez-vous vu quelque chose ? Entendu, peut-être ? proxY. C'est la dernière chose dont je me souviens.

— Oui, je... Pendant mon cours...

— Pendant votre cours ?

- Un... Un élève bousculé.
- Comment ? Une agression ?
- Non, je ne sais plus.

Mensonge stupide et vain. Combien de témoins décriront l'androïde ? Combien m'ont entendu dire que je la connaissais ? Puis-je changer ma réponse ? Avec quelles conséquences ? Je l'ignore, déjà submergé, assailli par tant de questions que je ne sais par laquelle commencer. Une chose m'obnubile toutefois : une confrontation imminente. Si l'AN est là, cette affaire d'intérêt non seulement sectoriel mais aussi communal a toutes les chances de tomber dans l'escarcelle des deux hommes qui s'en disputent la direction. Il se pourrait qu'Éric Telvie, l'ex-militaire aux faits d'armes héroïques et stratège aguerri, se présente devant moi. Je parie cependant sur son concurrent et néanmoins ami Frank Milas. En haut de l'amphithéâtre, la porte s'ouvre et me donne raison.

Il analyse la scène sans tressaillir jusqu'à arrêter sur moi un regard grave. Il s'approche, affublé des bottes et du long manteau marron que les médias lui connaissent. Sa chemise blanche surmontée d'un gilet noir lui donne un air sérieux contredit par des cheveux en bataille. Au-dessus d'un nez effilé, son visage ovale est agrémenté d'un regard bien plus perçant que ne le retranscrivent les écrans, à moins que l'absence du sourire qu'il leur consacre durcisse ici ses traits. Son charisme n'est plus à prouver, à l'image de son sens de l'observation. Cette dernière qualité semble d'ailleurs être la principale qu'il m'ait léguée, à moi, Thomas Milas, son fils.





OBSERVATOIRE

P R O T O T Y P E S



Mon esprit embrumé m'empêche de voir la ville s'éveiller. Mon père me conduit à travers elle, fantasmée par nos aïeux, façonnée par des génies. Errer et m'ébahir, si cela est encore possible... Qu'ai-je de mieux à faire en attendant mon foyer ? Sous la route, les bureaux et les échoppes s'illuminent par milliers tandis que bolides et piétons éveillent la lointaine fourmilière de la surface. Sur les côtés, routes et passerelles barrent le paysage en lignes plus ou moins horizontales. Au-dessus, le ciel se devine entre les assauts des flèches de verre et d'acier au sommet desquelles s'appuient les voies rapides. Le levant fait briller leur pointe, et le chatoyement de ces hauts flambeaux couvre la ville d'une aura que seul le crépuscule saura lui reprendre. Numéris me fascine, même dans cet état. Elle est un joyau taillé dans l'ambition, l'émerveillement serti sur le doigt du quidam. On peut y naître, vivre et mourir sans jamais fouler la terre ferme. Cela ne garantit certes pas le bonheur, mais la fascination tout de même pour qui se dit : avant l'homme, seule la Lune avait jamais lévité autour de la planète. Les bas étages n'en sont pas moins estimés, la surface elle-même est parfois plus prisée que les hauteurs. Elle demeure originelle, l'unique lien entre tous les édifices de Numéris, d'ailleurs seul accès aux plus select ou sensibles d'entre eux. Pour lui disputer en prestige, il faut monter à la cinquième strate, la dernière, chacune comptant cent étages. Le ciel reste l'égérie du rêve et, bien que la lumière de la ville en ait chassé les étoiles, le désir de s'y envoler perdure.

Un ralentissement. Pourquoi ? Encore une âme qui a vu dans le flot des bolides une faucheuse facile ? Décidément, je suis cerné par la mort. Nous admettons d'augmenter notre vitesse au prix de quelques désœuvrés qui parfois ont l'audace de se jeter sur la chaussée. *Mea culpa...* On houspille, s'impatiente quand quelque part un suicidaire nous met en retard. Le cynisme se nourrit d'un

désintérêt dont certains périssent en quittant le monde dans un éclat pourpre à l'adresse des désabusés, ravivant leur impatience. Quelques minutes perdues gâchent un culte à l'immédiateté pour qui le progrès consiste à vivre avec son temps plutôt qu'avec les siens. Le progrès... Cette marée qu'on croit pouvoir contenir dans des douves de châteaux de sable. Or, quand l'eau monte, les phares manquent, et les explorateurs nés laissent pour compte des naufragés. À qui profite le crime ?

Qui est celui, ou qui sont ceux qui organisent cette fuite en avant, dirigent le troupeau, « traquent » et « observent » chacun de ses moutons ? Personne, bien sûr. Quelle prétention de penser qu'un œil tout puissant se braque sur nous ! La paranoïa naît de l'imagination, des fantasmes de complots nourris pour tromper l'ennui. Peu importe si la menace est avérée tant qu'elle fait vibrer. On trouve alors des responsables. Les boucs émissaires sont les dirigeants, les multinationales, les sachants, les érudits. Les plus convaincus vont jusqu'à leur greffer une majuscule, sous-entendant non seulement le complot mais la secte qui le monte. Pense-t-on un instant qu'une victime sans coupable est son propre bourreau ?

— Évidemment ! Il peut rester manger.

Ma mère. Je comprends être chez mes parents en sortant de ma nébuleuse, les chaussures toujours aux pieds. Elle élève la voix à mon adresse :

— Reste ici aujourd'hui, d'accord ?

— Je préfère rentrer, maman.

— Au moins pour le déjeuner, alors.

La fatigue m'arrache un soupir.

— D'accord. Merci.

Je me déchausse et, presque machinalement, m'en vais tomber sans retenue dans la piscine intérieure du salon. J'y flotte en étoile de mer, insensible au changement de température. L'état de choc persiste. Le trajet, éloigné pour un temps au moins des questions de l'enquêtrice, a déchaîné les pires élucubrations. Je ressasse, rejoue la scène, imagine parfois celle de mon inconscience. Qui a tué ces hommes ? proxY en serait-elle seulement capable ? Peut-être dois-je la vie à l'un d'eux, mais, surtout, pourquoi s'en prendre à moi ? Mes pensées m'étouffent bien que frappées du sceau de l'incohérence. C'en est trop... Je lâche prise. Chaque muscle se

décrispe. L'eau me porte à la dérive. Je demeure inerte, le regard perdu au plafond. Les reflets du bassin jouent avec la lumière de deux lustres. Ils habillent la voûte du patio autour duquel s'articule l'appartement de mes parents. Ils sont le ciel de mon enfance, celui sous lequel j'ai appris à nager, joué tant d'heures, rêvé aussi lorsque, la nuit, l'éclat des luminaires simulait une fresque étoilée.

— Thomas, veux-tu un rafraîchissement ? Un apéritif, peut-être ? me ramène à la réalité la voix d'un compagnon sans âge.

Je tourne la tête vers galioR. Il a le port d'un majordome quoique le visage bariolé de carrés multicolores. Son alliage est noir, ses finitions dorées et une plaque verticale blanche lui barre le torse. Il est à la fois notre commis et le clown que l'on m'a offert à mon quatrième anniversaire. Les années l'ont gratifié de maintes éraflures. J'y vois les innombrables services qui de tout temps illustrent sa loyauté. J'y lis notre passé commun, l'époque où je le considérais comme une peluche, plus grande, plus résistante, plus malmenée aussi. J'apprécie ces marques de dégradation qui conservent un souvenir et témoignent d'une histoire, qui rappellent que l'usure est la vie écrite sur tous les supports du monde.

— Non merci, galioR. Si tu peux me faire arrêter de penser, je suis preneur. Sinon, ça ira.

Il se retourne et s'éclipse dans une haute ouverture entre les murs. Il n'a pas encore disparu que le nom de Chōwa résonne dans mon crâne en même temps que vibre imperceptiblement ma tempe. J'y mets fin d'une pression du doigt.

— Salut.

— Thomas ! On n'arrête pas de parler de toi aux nouvelles.

Sa voix me heurte les tympanes. Je l'atténue en glissant mon index le long du communicateur implanté en lieu et place du cartilage de l'oreille.

— Déjà ?

— C'est quoi ce bordel ?

— Ce que j'en sais...

Mon amie reprend son souffle, visiblement sous le choc.

— Tu vas bien ?

— Oui, j'ai rien. Je comprends toujours pas...

— Et comment !

— J... Comment ça, et comment ?

— L'AN... L'AN s'intéresse à toi !

— Je sais... je me l'explique pas. Il s'est justement passé quelque chose de vraiment... vraiment...

— ...

— Faudrait qu'on se voie.

— Quand tu veux.

— Aujourd'hui. Ce soir, tu peux ?

— Bien sûr. À mon nouveau boulot ?

— OK. Ma sœur, tu sais où elle est ?

— Non. Pourquoi ?

— Ça fait dix fois que j'essaie de la joindre. Je crois qu'elle ose pas me répondre. Tu pourras faire en sorte qu'elle vienne, s'il te plaît ?

— Comment ça, elle n'ose pas te répondre ?

— Tu comprendras tout à l'heure.

— ... T'es sûr que ça va ?

— Oui, oui. T'inquiète pas.

— C'est raté.

— Je te dis que ça va... À ce soir ?

— OK... À ce soir.

Je raccroche. Je retrouve la force de revenir lentement à la verticale, puis de nager jusqu'au bord. galioR m'y attend. Sa tête en patchwork est baissée vers moi.

— J'ai ton somnifère, Thomas.

— Comment ça ?

— Tu voulais arrêter de penser.

Je lui retourne un regard bovin.

— J'ai changé d'avis, finalement. Merci.

— Comme tu voudras.

Il s'en va avec dans la démarche la gaîté du devoir accompli. Je me hisse sur la margelle en grès cérame et enfile un peignoir aussi foncé que la pierre. Pauvre galioR... Ses compétences ont toujours été limitées. Quelle indéfectible gentillesse, pourtant ! J'entends sa voix résonner dans la coursive qui cerce le patio, il est retourné s'occuper du repas en cuisine. Je marche vers la salle à manger, pièce de réception idéale pour les dîners d'affaires, ceux qui pendant si longtemps m'ont valu de passer la soirée dans ma chambre. J'ai dû attendre la fin de l'adolescence pour être autorisé

à rompre le pain avec les pontes de Numéris. J'ai gagné leur intérêt à mesure que mes études de philosophie progressaient, puis l'ai perdu en m'engageant au service de l'intégration des androïdes.

« Il y a un homme derrière le programme d'une machine », soutenaient-ils.

« Il y a un homme derrière l'éducation d'un homme », répétais-je.

Mes provocations primaires manquaient de pédagogie face à des esprits confrontés chaque jour aux pires créations. Encore aujourd'hui, un terrain d'entente se fait désirer. Nos divergences n'ont cependant jamais empêché mon père de faire bonne impression. Peut-être ses convives étaient-ils trop absorbés par la vue pour s'intéresser au débat.

Je la contemple une nouvelle fois au pied de la baie vitrée. Loin d'être aérienne depuis son quatrième étage, elle rase une canopée qui – chose exceptionnelle – s'étend sur plus de cent mètres avant d'être coupée par un autre gratte-ciel. L'été, un interminable tapis de feuilles s'étend sous les fenêtres et des hectares de forêt font office de jardin ombragé. Bien des perchoirs de la cinquième strate envient cette situation.

— Comment ça va, Thomas ? surgit la voix de ma mère.

Je la découvre derrière moi, ainsi que galioR qui dresse la table sans bruit ni mot, disposant des couverts en argent avec une précision d'automate. Elle est d'une petite taille qui rend l'appartement plus grand encore. Ses cheveux ni gris ni poivre et sel, bel et bien blancs, l'ont figée dans la fleur de l'âge. Un savant mélange d'autorité et de bienveillance est imprimé sur ses traits. D'aucuns lui accordent l'aura d'Argine et ses consœurs. En cela elle incarne l'atout qui toujours coupe le roi, l'indéfectible contrepoids au succès de mon père. Elle n'a pas sa carrure, encore moins sa notoriété, mais en couple comme aux cartes les valeurs importent moins que la poigne qui les tient, et dans les mains de ma mère toutes les quintes sont royales.

— Ça va, je crois.

— Des choses te reviennent ?

— Rien qui explique qu'on perde sa vie pour essayer de prendre la mienne.

Elle soupire, excédée :

— C'est absurde... On dirait un règlement de comptes.

— Je doute qu'ils aient été réglés.

galioR retourne en cuisine. Elle me fait parler d'un froncement de sourcils.

— Je sais pas pourquoi, mais j'étais la cible.

— La cible de tueurs à gages ? Toi ?

— Oui, moi.

— C'est absurde. Arrête.

Je respecte son silence, puis :

— Ça me réjouit p...

— Arrête, je te dis !

— Qu'est-ce qu'il se passe ? intervient mon père, retranché jusque-là dans son bureau.

Ma mère évacue la tension en tournant autour de la table pour s'arrêter contre un buffet.

— Il pense être au milieu de je ne sais pas quelle affaire...

Il marmonne en prenant sa place dos à la forêt. Cela m'incite à prendre la mienne, à sa droite. Il observe enfin :

— C'est sans doute plus simple que ça. Ils ont cherché à m'atteindre à travers lui.

— Ils ?

— Les Érudits.

Elle ferme les yeux, redoutant à raison ma réaction. Je réplique de fils à père :

— Mets tes croyances de côté, pour une fois. C'est pas une secte qui a débarqué dans l'amphithéâtre, juste trois mecs à qui on a fait la peau.

— Prends pas ça à la légère, Thomas. Surtout pas maintenant.

— Je prends rien à la légère. Je sais pas dans quoi je suis impliqué, si c'est un règlement de compte, un énorme malentendu ou une histoire de mafia... je dis juste qu'il n'y a pas d'hommes tout puissants derrière ça. Tes délires de complot contre lesquels tu te bats soi-disant depuis vingt piges, j'en ai jusque-là !

— Ouvre les yeux, s'il te plaît. Complot ou pas, ça nous dépasse, ça nous a toujours dépassés.

— On a déjà eu cette discussion cent fois. Tant que vous attendrez de recevoir le premier tir avant de sortir vos armes, la mafia vous dominera. Pas besoin d'organisation secrète ou de supériorité technologique.

— Il y a pourtant des gens qui chapeautent ça et qui ne sont pas comme toi et moi. Le jour où on leur mettra la main dessus, tu verras qu'ils n'ont rien de mystique.

galioR choisit son moment pour prendre commande.

— Que voulez-vous boire, ce midi ?

— Comme d'habitude, répond mon père pour nous trois.

Le clown de luxe s'exécute. Ma mère reprend en s'asseyant face à moi :

— Tu es sûr que ce sont eux ? Vous avez déjà analysé la scène ?

— On n'en a pas eu besoin. L'équipe était la première sur place parce qu'un appel anonyme les a mentionnés.

Elle s'étonne autant que moi de l'information.

— Qui pourrait être au courant de leur existence ?

— Un des leurs, sans doute. Ce serait le premier signe de dissension qu'ils donnent.

Sa voix trahit l'intérêt qu'il porte à ce détail, et au suivant :

— Les victimes aussi sont inhabituelles. Aucun papier sur elles, munies de prothèses dernier cri. Avec ça, aucun appel depuis qu'on a révélé leur visage à la presse. Tout porte à croire qu'elles sont des leurs.

— Alors je n'étais pas juste au mauvais endroit au mauvais moment.

— Non. Si les têtes sont tombées dans le mauvais camp, tu cours un vrai risque.

Ma mère exaspère de me voir payer les combats de mon père. Je n'en réalise pas encore les conséquences, contrairement à lui :

— Il te faut une protection rapprochée.

— Me faire coller par des gardes dès que je sors de chez moi ?

— Je préférerais que ce soit de chez nous, si tu veux bien rester ici quelques jours.

Je cherche du soutien en face mais, comme toujours, tous deux font la paire.

— Si vous pensez que c'est mieux... Je peux aller chercher quelques affaires, au moins ?

Mon père acquiesce.

— Je te dépose après manger, il faut que je reparte au Secteur principal. Une voiture de l'AN te ramènera ici.

— Eau gazeuse d'Artemia, comme d'habitude, débarque galioR.

Il nous sert dans l'ordre dans lequel il nous a toujours servis, plein d'entrain peut-être de nous revoir ensemble, aussi jovial que son visage est coloré. Sa fonction de pitre l'emporte tout à fait lorsqu'il danse et chante nos prénoms en passant entre nous.

— Frank... Soñan... Et Thomas !

— galioR, lui dis-je, tu saurais me faire un cocktail avec ce qu'on a ici ?

Il suit mon regard vers le buffet où s'était appuyée ma mère. Ses capteurs analysent les alcools et les comparent à sa base...

— Hé, attention !

L'eau coule toujours de la bouteille, a rempli le verre et se déverse maintenant sur moi. Ma mère me ressort une vieille rengaine :

— Lui parle pas si tu sais qu'il peut pas faire deux choses à la fois !

— Quand est-ce que vous allez vous décider à lui donner deux brins de jugeote ? Ça devrait être un crime de cultiver l'incompétence !

Je me lève comme je lance ma diatribe et vais m'essuyer dans la salle de bain. Sitôt la porte fermée, je pose l'index sur ma tempe.

— Chōwa, il faut qu'on se voie plus tôt que prévu.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je dois te parler avant qu'on me colle une garde rapprochée. Dans une heure chez moi ?

— Euh... OK, je me débrouille.

— M'attends pas devant la porte, je t'appellerai.

— Si tu v...

— Et ramène proxY !



Mon appartement diffère fort de celui de mes parents. Je quitte un palace pour un observatoire, de ceux où l'on s'installe, s'étend, s'éparpille en un fatras d'un jour, d'une semaine ou d'une vie. Tout s'organise autour de l'oculaire par trois fois présent, grands rectangles coupés à même les murs. L'un pointe sur une rue intérieure, l'autre la terrasse du café qui la prolonge, le dernier la terre ferme dix étages plus bas. J'en ai fait mon antre sitôt découverts ces instruments tournés vers les régions les plus denses de notre système social. Chaque soir offre sa nébuleuse dans les nuages de fumée exhalés par la foule, ses aurores communales mues par la danse des hologrammes dans le ciel de Numéris. Je m'installe à un poste ou un autre, seuls îlots rescapés d'un désordre quotidien, et contemple les plus grands mystères de l'univers. Si nous sommes le soleil qui donne vie à l'inerte, pourquoi devenir aussi froid que l'acier dormant ? La bêtise serait-elle un trou noir sans gravité lorsqu'elle éteint jusqu'aux étoiles dans les yeux ? Y a-t-il dans les cons diffus comme une logique, une lumière aussi primaire soit-elle ? Des années d'observation échoueront sans doute à y répondre bien que je me plaise à essayer – pas à présent cependant, alors que Chōwa rase les murs à l'extérieur.

Maintenant que mon père a repris la route, j'ouvre la porte et la cherche du regard. C'est elle qui doit me voir la première, car elle approche déjà. Deux tresses qui à l'arrière du crâne se rejoignent en une seule tiennent en place ses longs cheveux blonds. Elles contournent un regard sérieux, toujours concentré, et des traits qui ne s'illuminent que dans l'intimité. Les circonstances compromettent toutefois ce dernier point, aussi n'ai-je que les couleurs inconditionnelles de sa garde-robe pour me rappeler que la Terre continue de tourner. À ses côtés, à peine plus grande, avance proxY. Sous la capuche de son manteau rouge, son œil bleu au milieu du visage me trouble une fois de plus, bien que baissé comme sous l'effet de la honte. Les deux pans ouverts laissent deviner sur son corps une infinité de pores, donnant l'illusion d'autant de taches de rousseur sur une peau dénudée. Les reflets sur ses jambes deviennent alors des muscles, ses pièces assemblées dessinent les courbes d'une silhouette, et son torse suggère les formes que l'on veut y voir.

Elles rentrent. Ma sœur rabaisse sa capuche tandis que Chōwa s'exonère des politesses superflues entre nous.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte !

Elle déplace les affaires d'un fauteuil pour s'y installer et libère un tabouret improvisé en table basse pour l'androïde. Adossé à l'une des fenêtres, je désigne cette dernière du doigt.

— Demande-lui.

Il faut un moment à proxY pour relever la tête en guise d'aveu. Je la pousse à la confiance :

— Raconte depuis ton entrée dans l'amphithéâtre, s'il te plaît.

Mon amie, déjà abasourdie par ces quelques mots, l'écoute avec attention.

— Thomas était en danger. Je suis allée le retrouver pendant l'un de ses cours. On n'avait pas beaucoup de temps, j'ai dû lui demander de faire sortir ses élèves. J'aurais préféré m'enfuir avec lui, mais ils nous auraient rattrapés. Je l'ai assommé pour qu'il n'agisse pas sous la panique et... pour lui épargner ce qui a suivi.

Chōwa intervient :

— Attends ! Pourquoi il était danger ? Qui devait venir ?

— Laisse-la finir. Qu'est-ce qui s'est passé quand j'étais inconscient ? Qu'est-ce qui a suivi ?

— Trois hommes sont arrivés. Je les ai tués.

Je me prends la tête entre les mains, les yeux fermés, effaré que de toutes mes hypothèses celle-ci soit la bonne. Lorsque je les rouvre, Chōwa les a toujours écarquillés, braqués sur proxY.

— C'était qui, ces hommes ?

— Je ne les connaissais pas. Je savais juste qu'ils venaient s'en prendre à Thomas. J'ai rencontré un couple très tôt, ce matin, qui m'a posé plein de questions sur mon frère.

— Ton frère ou ton créateur ? s'assure mon amie.

— Sur mon frère, Thomas. Ils ont dit qu'il n'avait pas le droit d'être lié à moi de la sorte, que c'était un vol envers leur communauté. J'ai compris qu'ils allaient chercher à le retrouver, alors je les ai précédés.

Je la reprends :

— Ils t'interrogent et ils te laissent partir ?

Chōwa répond pour elle, aussi blême qu'un cadavre.

— Ils l'ont suivie. Elle les a menés à toi en pensant te protéger.

— Et c'était qui, ce couple ? dis-je en perdant patience.  
— Ils ne se sont pas présentés clairement, mais ils ont mentionné un nom.

Elle regarde mon amie, semble-t-il morte dans le fauteuil, puis moi.

— Érudits.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Chōwa, dis-moi que c'est pas possible ! Trois mois que tu l'as créée ! Dis-moi que proxY n'est pas capable de tout ça en si peu de temps. Pas capable de ça tout court d'ailleurs ! Comment elle a pu tuer ces types ? Comment elle peut en arriver là en suivant les lois d'Asimov ?

— Ces lois... ces lois sont caduques, Thomas, bafouille-t-elle.

— Comment ça, caduques ? Tu lui as pas programmé ?

— Si, bien sûr, mais c'est de la légitime défense...

— Légitime défense ! Tu te fous de moi ? Comment elle juge que trois vies valent la mienne ? Sur quel critère si on lui a dit que j'étais moi-même une menace ?

— Ces lois... sont caduques.

— Non ! Elles le deviennent pas du jour au lendemain.

Qu'est-ce que t'as foutu ? Dis-le-moi !

Elle marmonne, transpirante, tremblante.

— Je t'ai caché des paramètres... Son QI est trop élevé pour suivre des règles sans les questionner.

— Qu'est-ce que tu racontes, là ?

— Il est supérieur au tien, et au mien.

— Tu délires ! Ça se construit pas comme ça, une intelligence supérieure. C'est qui, proxY, exactement ?

— Ta sœur, rien que ça, je te le promets... sanglote-t-elle avant de se reprendre pour formuler une phrase complète. C'était le principe de l'expérience... Voir si votre lien la fait rester dans les clous alors qu'elle a le libre arbitre pour en sortir.

— T'as conscience de ce que t'as fait d'elle ? Elle est clairement pas restée dans les clous, et j'ai une organisation fantasmagorique sur le dos, maintenant !

— C'est pas ce que tu voulais ? Qu'ils soient comme nous ? Qu'on arrête de créer des esclaves ?

— Si ! Mais pas pour en faire des machines de guerre.

— Je suis désolée...

— Écoute, je serai interrogé à l'AN demain. Il faut que je sache quoi dire.

Elle lève les yeux, rappelée au calme par la gravité de mes propos.

— Est-ce que proxY n'est vraiment qu'une expérience sociale ?

Elle hoche la tête jusqu'à trouver la force de répondre de faibles « oui ». Silencieuse jusqu'alors, ma sœur se lève en direction de la sortie. La main sur la clenche, elle déclare :

— Mon intelligence me permet aussi de déceler les mensonges, même de ma créatrice. Ne tardez pas, l'AN arrive.

Elle s'en va à peine que mon regard se visse sur Chōwa.

— Comment elle peut savoir ça ? Chōwa ! Parle-moi, Chōwa !

Elle se lève et se jette dans mes bras, effondrée.

— Je suis désolée, Thomas. Dis-leur ce que voudras. Ça n'a plus d'importance, maintenant. Ça n'a plus d'importance...

Elle essaie encore de s'en persuader lorsqu'elle passe le seuil.